

Zeitschrift: Ingénieurs et architectes suisses
Band: 120 (1994)
Heft: 26

Sonstiges

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

En filigrane

Par Sigfrido Lezzi

485

En décembre dernier, tirant publiquement le bilan de l'année écoulée, Sa Majesté la Reine d'Angleterre concluait son allocution par cette phrase qui eut vite fait le tour de la planète: «1993, annus horribilis».

Une autre année s'est écoulée depuis, et le temps des bilans est à nouveau venu. Or si les préoccupations des architectes et des ingénieurs sont à l'évidence d'une autre nature que ceux de la Couronne britannique, nous n'en constatons pas moins que les nombreux sujets d'inquiétude et les multiples défis aujourd'hui attachés à nos professions ne devraient laisser personne indifférent, vu l'importance des questions en suspens. Parmi celles-ci, évoquons notamment les campagnes à caractère médiatique qui visent à restreindre le rôle de conseil indépendant des mandataires auprès des maîtres d'ouvrages, le manque de vitalité du débat d'idées sur la pratique de nos professions – ce qui a pour conséquence de placer au premier plan de nos préoccupations des questions de défense de nos intérêts matériels – ou, encore, l'amalgame fait entre le travail fourni par les mandataires indépendants et celui des entreprises de construction, soit une confusion qui, par le biais de la course à un label de qualité dont l'obtention est liée à une contrepartie financière, risque de servir à quelques-uns d'entre nous de paravent aux incongruités qu'ils construisent quotidiennement.

Cela étant, et souhaitant tout de même clore cette année 1994 sur une note d'optimisme, nous avons estimé que l'occasion était belle de proposer à nos lecteurs une réflexion rétrospective sur la démarche d'un architecte dont les préoccupations ont toujours été de contribuer à l'amélioration de la vie quotidienne. Sous la forme d'un hommage, nous retracrons brièvement le parcours d'une personnalité qui, bien qu'un peu oubliée aujourd'hui, reste pourtant l'un des derniers témoins de la frénésie qui a marqué la reconstruction des villes européennes après la Seconde Guerre mondiale. Puis, en toute intimité, Georges Candilis – car c'est de lui qu'il s'agit – nous livre quelques anecdotes sur la vie de Le Corbusier, les CIAM et le «Team 10». Une approche complétée par la reproduction de certains projets et réalisations de cet architecte grec, qui – inspirés de la foi utopique et naïve de l'époque – sont autant de dessins urbains accréditant l'idée que l'urbanisme et l'architecture sont en mesure d'influencer les rapports sociaux entre les hommes. Très tôt, en effet, l'architecte s'interroge sur les problèmes des plus démunis et sur la valeur humaniste de sa profession de foi. Avec ses associés Josic et Woods, mais aussi avec d'autres membres du «Team 10» dont Jacob Bakema, ils confèrent une importance primordiale au programme des ensembles qu'ils projettent en commun, puisque selon eux l'architecture est éphémère. Et, pour peu que l'on regarde attentivement les travaux proposés par Candilis et ses partenaires, on perçoit de minutieuses superpositions qui mettent en évidence les différentes strates de la composition, soit les structures, les circulations, les fonctions et les séquences architecturales. Tout cela demeure en accord parfait avec les idées défendues par Le Corbusier, même après la mort du maître, ce qui fera dire à Paolo Portoghesi en 1980: «L'héritage de Le Corbusier, assuré par l'entremise de Candilis ou par l'Atelier d'Urbanisme et d'Architecture, représentera sans doute un des points forts du débat sur l'architecture en France, mais cette démarche accrédite l'idée que l'«urbanisme» puisse être isolé de l'architecture et se substituer à elle en tant que moment de convergence entre la technique et la société; cet héritage agira seulement de manière partielle et sans déboucher sur des résultats significatifs dans le sens d'un renouvellement de la culture de la ville.»¹

Le constat permet de supposer que les critiques des années 80 n'ont appliqué au travail de Candilis que le critère aprioriste de la primauté de la forme architecturale. Car ses intentions nous apparaissent tout autres et la clé de lecture de l'œuvre nous semble d'une nature bien différente: les structures projetées par Candilis postulent la pluralité des expressions et la plupart des bâtiments particuliers qui s'insèrent dans leurs ensembles urbains peuvent être déclinés selon une iconographie propre sans qu'il soit nécessaire de modifier la structure de l'ensemble. Chez Candilis, en effet, la conception de l'aménagement dicte les articulations entre des unités de composition sans se préoccuper plus avant de la forme des éléments. Avec le recul, on cerne toutefois mieux les reproches des architectes qui ont marqué le débat des années 80: dès lors que la forme constituait pour eux un véhicule identitaire, humain et local, essentiel, ils ont accablé de critiques tous azimuts une architecture dite internationaliste, selon eux coupable de tous les maux. Ce faisant, il n'ont pas su voir ce que certaines démarches pouvaient avoir de plus subtil.

Ainsi, comme Candilis le dit lui-même à plusieurs reprises dans les entretiens qui suivent, l'histoire se répète, et l'on s'aperçoit aujourd'hui – après les fastueuses années 80, où l'argent a coulé à flots – que l'idéal défendu dans ses projets par «l'élève grec de Le Corbusier et le surveillant du chantier de la Cité Radieuse» semble redevenir d'actualité.

«La vie moderne implique une si grande complexité qu'aucun métier n'est capable de résoudre séparément les problèmes qui se posent à lui. Il en est de même pour l'architecture.»

(Manifeste du groupe «Le Carré Bleu», dont Georges Candilis a fait partie, paru dans *L'architecture d'aujourd'hui*, N° de juin-juillet 1964, p.6)

¹PORTOGHESI P.: «Dopo l'architettura moderna», éd. Laterza, Rome, 1980, p. 197